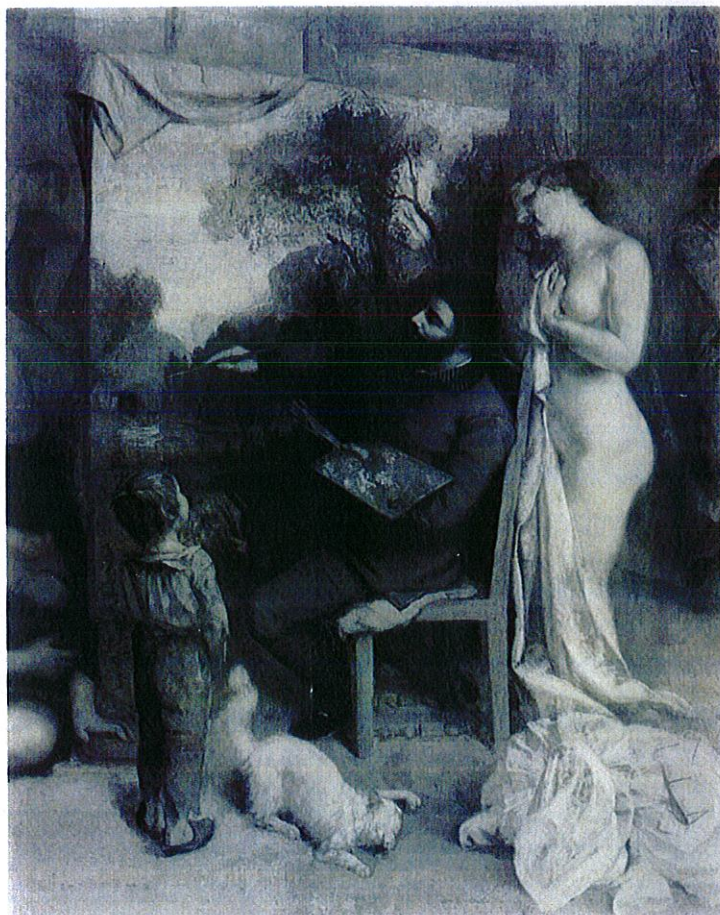


Par Sarah
Hugounenq

Un nouvel Atelier pour Courbet

Le musée d'Orsay, à Paris, a entamé le 24 novembre le chantier de restauration *in situ* de *L'Atelier du peintre* de Gustave Courbet. L'histoire chaotique de la toile fait de cette opération un défi pour les restaurateurs. Tour d'horizon des difficultés à surmonter.



« Le moins qu'on puisse dire est que Gustave Courbet n'a pas ménagé sa toile », déplore Pierre Curie, conservateur en chef au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), en charge de la restauration de la toile monumentale du maître, *L'Atelier du peintre*, conservée au musée d'Orsay, à Paris. Le peintre d'Ornans a changé pas moins de six fois le format, rajoutant au fur et à mesure des lés sur les parties latérales et supérieures, fragilisant l'intégrité de l'ensemble. Véritable globetrotteuse, l'œuvre a entamé ses allées et venues dès 1865, soit dix ans après sa réalisation, voyageant successivement à Bordeaux, à Vienne en Autriche, au château de Sourches dans la Sarthe où elle fut mise à l'abri pendant la Deuxième Guerre mondiale, sans compter les changements d'un propriétaire à l'autre en 160 ans. Maintes fois démontée du châssis,

**GUSTAVE
COURBET
N'A PAS
MÉNAGÉ
SA TOILE**

Vue du chantier de
restauration *in situ*
au musée d'Orsay,
à Paris.
© Musée d'Orsay.

Réfectographie
infrarouge du peintre
et son modèle,
L'Atelier du peintre,
de Gustave Courbet.
© Musée d'Orsay /
C2RMF.

enroulée, retendue sur son support, la toile présente aujourd'hui de grosses fragilités sur ses bords, une couche picturale décollée à de nombreux endroits et d'importants problèmes de tension. Acquis en 1920 par le musée du Louvre, le tableau a dès lors subi de nombreuses interventions - parfois peu heureuses comme un rentoilage (dont la date est ignorée), des régénérations successives (allègement des vernis et revernissage) et des bouchages de lacunes à la cire, c'est-à-dire irréversibles. « La restauration poursuit donc deux objectifs : d'une part la stabilisation de l'état de conservation de l'œuvre, et d'autre part une intervention sur le plan esthétique pour redonner de la lisibilité à une composition altérée par des vernis jaunis », explique Cécile Bringuier, restauratrice.



/...

UN NOUVEL
ATELIER POUR
COURBET

SUITE DE LA PAGE 12 À la vie tourmentée de l'œuvre s'ajoute un tableau dès l'origine complexe par son iconographie et sa composition. La partie la plus énigmatique du tableau est le mur du fond de l'atelier dont on ne sait pas ce qu'il est sensé représenter. La description de Courbet ne correspond pas à ce que l'on voit, et les témoignages de l'époque sont contradictoires. « Des décisions sur le niveau de restauration seront prises au fur et à mesure en concertation avec le comité scientifique établi spécifiquement pour cette opération en 2013 », lance Isabelle Cahn, conservateur en chef des peintures au musée d'Orsay. Ce comité qui réunit des spécialistes de l'artiste, des conservateurs et des restaurateurs, doit se réunir une fois par mois pour statuer sur les difficultés qui se présenteront au fil de l'opération. « Nous devons encore préciser la nature des liants utilisés par le peintre qui peuvent changer d'un endroit à l'autre et faire évoluer le comportement de l'œuvre. La multiplicité des lés qui composent la toile va aussi entraîner des réactions différentes à nos traitements selon les zones d'application. Avec cette restauration, nous partons à l'aventure ! », indique Cécile Bringuier, autant excitée par les défis à relever que par le risque d'un tel chantier. Pour mener à bien ce travail, douze restaurateurs se pencheront sur la toile pendant pas moins d'un an.

POUR MENER
À BIEN CE
TRAVAIL,
DOUZE
RESTAURATEURS
SE PENCHERONT
SUR LA TOILE
PENDANT
PAS MOINS
D'UN AN

Gustave Courbet
(1819-1877),
L'Atelier du peintre,
entre 1854 et 1855,
huile sur toile,
361 x 598 cm.
Paris, musée d'Orsay.
© RMN-Grand Palais
(musée d'Orsay) /
Gérard Blot / Hervé
Lewandowski.



Pour compliquer un peu plus la tâche, l'opération se déroulera devant le public, avec la mise en place d'une cage de verre au fond de la nef du musée, grâce au mécénat de Saint-Gobain pour un montant de 145 000 euros. « Nous avons l'habitude de travailler dans la solitude de l'atelier, c'est vrai. Il va falloir apprendre à gérer la présence du public », confie la restauratrice. Nef de la guerre, le mécénat est au cœur d'un projet lourd de 600 000 euros. Si l'institution abonde à hauteur de 200 000 euros, la phase d'étude menée par le C2RMF a été entièrement financée par la Bank of America et les American Friends du musée. Les entreprises partenaires et du mécénat participatif doivent compléter l'ensemble. Mardi matin, le compteur de la campagne de crowdfunding, lancée début octobre sur ulule.com, affichait 92 500 euros offerts par un millier de donateurs. Le musée espère lever 100 000 euros avant le 19 décembre. Un joli clin d'œil pour une toile acquise par l'État il y a près d'un siècle par souscription.

